

d'agriculture du Dr. Larue. Voilà une bonne idée. Ce manuel, l'enfant le placera à côté de son petit catéchisme, et le soir, il dira à son vieux père les notions que le maître lui aura inculquées dans la journée. Et, lorsqu'il sera devenu un homme, lorsqu'il ensemencera son patrimoine, il mettra en pratique les leçons reçues. Il se remémorera que le sol doit subir certaines préparations pour faciliter les effets de la végétation, tel que l'ameublissement, le mélange intime des parties qui le composent, l'exhaussement des terrains bas, le dessèchement des parties marécageuses, la destruction des mauvaises herbes, etc., etc.; que les végétaux, tirant leurs éléments inorganiques du sol qui renferme dans son sein un suc propre à chaque plante, doivent se changer de terrain à mesure que leur subsistance propre diminue; que l'engrais vaut son pesant d'or, en ce qu'il donne au sol ce que la récolte lui a enlevé; que cet engrais ne peut atteindre le but voulu qu'en autant qu'il a été préparé et conservé dans certaines conditions, etc., etc.

Nous ignorons jusqu'à quel point les lectures de M. Barnard, données dans certaines campagnes, sur des sujets d'agronomie, ont porté de fruits; mais ce dont nous sommes persuadé, c'est qu'elles ont dû être nécessairement bornées et insuffisantes, comparées aux besoins généraux de la réforme agraire.

En attendant que cette réforme, qui ne peut arriver que lentement, s'opère sur une plus grande échelle en comptant un plus grand nombre de partisans, les hommes instruits de la campagne, curés, médecins, notaires, avocats, instituteurs, étudiants, devraient s'efforcer d'inculquer ces idées généreuses qui tendent à rappeler la richesse parmi nous en demandant à la terre un rendement suffisant pour obvier à l'importation étrangère. Spectacle étonnant! la Province de Québec, destinée par sa position géographique et la richesse naturelle de son sol à être le grenier d'abondance de la Nouvelle-Angleterre, se voit dans la nécessité d'importer de l'Ouest ou du Haut Canada des articles de consommation qui devraient être parmi nous la source même de nos richesses. Evidemment, le cultivateur a tort de posséder un grand nombre d'arpents de terre dès lors qu'il pourrait avec une quantité moindre doubler ses productions avec une culture raisonnée et un système régulier d'engraissement.

Que l'enseignement agricole pénètre donc dans les écoles du pays. Que l'enfant étudie et enseigne le père ignorant. Qu'on répète de toute part au colon insouciant que ses mauvaises récoltes dépendent entièrement de son mauvais système de culture. Engageons-le à en changer la marche. Qu'il fasse reposer sa terre pendant quelques années pour pratiquer l'élevage des animaux et la culture du foin. Ce système donnera :

- 1o. Le repos au sol fatigué.
- 2o. L'engrais suffisant pour enrichir les parties épuisées.
- 3o. Un profit net dans la vente du foin et des animaux; profit qui lui permettra d'acheter les choses nécessaires à sa subsistance et à celle de sa famille.
- 4o. L'opportunité d'établir dans chaque paroisse une manufacture de fromage, exploitation inconnue dans nos campagnes, si nous en exceptons les Township de l'Est.

EDMOND LAREAU.

CHRONIQUE DES EAUX.

Cacouna, 16 juillet, 1871.

Il pleut et il tonne, il pleuvra et il tonnera demain, il a plu et il a tonné hier, voilà le bilan de la saison. Comment s'étonner après cela que les gens viennent peu aux eaux cette année? ils ont de l'eau tous les jours tant qu'ils en veulent, l'eau du ciel, intarissable, diluvienne, qui vous surprend à toute heure, qui n'attend pas la digestion et vous accable de ses bienfaits. La terre en est saturée et les bons habitants qui, il y a un mois, imploraient à genoux le Dieu des orages, se relèvent épouvantés de la générosité divine. Dans le grand hôtel de Cacouna, deux cents chambres retenues depuis le 13 juillet sont encore vides; le propriétaire joyeux, plein d'espoir tous les matins, s'assombrit vers le soir comme le ciel; il attend et ne voit rien venir que son *coach* vide de sa course quotidienne au bateau-à-vapeur et au chemin de fer. Cependant toutes les maisons privées et tous les jolis cottages de Cacouna sont pleins, pleins de familles qui restent chez elles tout le jour et qui, le soir, s'échappent par torrents sur les trottoirs; ce sont surtout les femmes: place aux blondes filles d'Albion. Ses jeunes gens, et ils sont peu, sont obligés de marcher dans le chemin poudreux, sans autre distraction que d'ôter leur chapeau à chaque instant et de se rompre l'échine dans cette tentative gracieuse. C'est la mode de s'ennuyer à Cacouna; aussi tout le monde y court. Entendons-nous; tout le monde ici, ce sont les Anglais, peuple né pour la contrainte. Mettez cent familles canadiennes dans Cacouna, et le village est bouleversé; parties de plaisir, pique-niques, promenades sur l'eau, bains, bals, ce sera un divertissement, un tapage continu. Il n'y aura pas tant de jolies résidences, de beaux cottages bâtis avec luxe, tant de parterres soigneux et propres, tant de bosquets découpés avec art sur le coteau ondulant qui descend au fleuve, tant de petits jardins perdus dans les taillis muets, tant de maisonnettes de bains s'attristant dans leur abandon, mais vous sentirez une vie bruyante, le mélange des plaisirs, l'union de toutes les joies, des hommes et des femmes qui se cherchent au lieu de se fuir dans un repos monotone; vous entendrez une tempête de cancons, chose redoutable et charmante; vous verrez les gens debout à huit heures, courant les bois et les champs, les jeunes filles infatigables, toujours renouvelées, presque toujours nouvelles, et les jeunes gens cherchant à l'être; des amourettes, des fleurettes, des ariettes, des ricens, des matrones indulgentes, des pères bons

comme le pain béni, des réunions intimes de cent personnes, tout le monde se connaissant, jouissant, riant, sautant, embrasant la vie par tous les pores, cette vie de deux mois qui revient tous les ans. Au lieu de cela, vous avez dans Cacouna des gens qui ressemblent à la pluie; ils ont le visage comme les nuages; quand ils sourient, c'est signe de mauvais temps, et quand ils marchent, on se sent inquiet et l'on regarde l'horizon. Les Canadiens savent s'amuser; hélas! que sauraient-ils s'ils ignoraient cela? Jouir vite et rapidement des quelques heures que le ciel nous mesure, aimer et sentir, se répandre au dehors, fouetter l'aile souvent lente du temps, s'oublier soi-même en oubliant de compter les jours, voilà le secret de la vie.

Je deviens mélancolique; la faute en est au temps; je suis enveloppé de nuages qui portent la foudre, et partout autour de moi l'horizon se resserre.—Il est six heures du soir: un bruit de pas précipités vient frapper mon oreille, le roulement des voitures gronde sur le gravier, et j'entends des voix tumultueuses qui se brisent en mille échos dans les longs corridors de l'hôtel. C'est l'arrivée des nouveaux voyageurs; j'accours les voir: ils sont quarante à cinquante, presque tous des femmes et des jeunes filles; c'est monotone et ravissant; nous ne sommes pas assez de sexe laid pour faire diversion et nous sommes encore de trop pour le plaisir de ces dames. Quoi de plus réservé, de plus retenu, de plus exclusif qu'une Anglaise en voyage? C'est un mur à triple enceinte; on l'aborde en grande cérémonie, après avoir fait mille circonnavallations, et si on ne l'aborde pas, tant mieux! Il fait déjà assez froid sans aller se geler au contact de ces pâles beautés dont les rares paroles tombent comme des flocons de neige. Ce sont, ce soir surtout des femmes du Haut-Canada; demain l'on attend beaucoup d'Américaines du Sud: oh! demain, c'est le grand jour. Combien n'ai-je pas compté de lendemains, moi, pauvre chroniqueur dont le lendemain est toute la fortune? Mais pour les femmes, demain, c'est jamais.—Donc, je n'attends pas les Américaines du Sud, parce qu'elles ont écrit qu'elles allaient venir. Dans deux jours je serai parti, et pourtant j'aurais bien voulu rêver sous le feu de ces noires prunelles qui promettent tout ce qu'elles ne tiennent pas et vous font désirer d'être heureux sans croire au bonheur.

Décidément, j'ai besoin d'une douche, je suis d'un sombre funèbre. Si je descendais le coteau, trois cents pas à faire, au bout desquels la marée haute m'invite en même temps qu'une maison de bain divisée en quinze à vingt compartiments où il n'y a personne. Bah! est-ce qu'on vient aux eaux pour se baigner? Je veux faire comme les autres; demain matin, à 7 heures, on m'apportera dans ma chambre un bain d'eau salée avec un verre de la même liqueur; on a tout ce qu'on veut ici, tous les désirs sont satisfaits aussitôt exprimés; on se baigne au son de la musique, on déjeûne, on dîne et l'on soupe au son de la musique. C'est une maison unique que ce grand hôtel de Cacouna qui contient six cents chambres; nulle part ailleurs le service n'est si complet, si intelligent, si actif.—Construit il y a dix ans, il a été agrandi depuis de deux ailes immenses où les pas se perdent.—Quand je pense qu'il y a vingt ans Cacouna n'était rien; quelques rares voyageurs y venaient dans le *Rouland-Hill*, petit vaveur-sabot qui faisait mine de se mouvoir; plus tard le *Saguenay* vint et déposa de temps à autre des curieux qui cherchaient des plages vierges; enfin, l'on bâtit le quai de la Rivière-du-Loup, et le *Maynet* inaugura une série de voyages réguliers qui sont devenus aujourd'hui quotidiens, sans cependant suffire encore à la foule énorme qui se donne rendez-vous dans cet endroit de la fashion. Vous n'habitez pas ici dans le Canada: rien ne peut y donner l'idée d'un village de notre pays; toutes les anciennes maisons d'habitants ont fait place à de somptueuses villas construites par des étrangers, entourées de jardins, s'échelonnant à perte de vue sur une ligne droite, assises triomphalement sur le coteau qui domine le fleuve et d'où l'on embrasse une vue qui s'étend à plus de vingt lieues dans tous les sens.

LUNDI, 17 juillet.

Il est neuf heures, oui, neuf heures, j'en ai honte; aussi, je me pardonne. Je m'éveille au son de *Rigoletto*; la harpe frémit et sanglotte en jouant *la Dona é mobile*.....

«Souvent femme varie,
«Bien fol est qui s'y fie.»

Chanson de François 1er, que le père Adam avait fredonnée déjà et que ses fils chanteront encore jusqu'à la fin du monde sans se lasser d'être fols.

Quelle journée radieuse! quel ciel étincelant! Les oiseaux gazouillaient sous ma fenêtre; ils sautillaient, volaient de branche en branche, portant avec eux leurs amours; la nature, fatiguée d'orages, se relevant sous les averse des derniers jours, s'épanouit et sourit au soleil satisfait. Fredonne, fredonne ton cruel motif, ô harpe divine! tes accords montent en se gonflant dans le ciel pur, si pur qu'un soupir peut s'y faire entendre jusque dans les nues. Sur la rive dorée se jouent et flottent de caressants rayons; des jeunes filles blanches comme le lait, blondes comme les épis, sont étendues sur le sable, un livre à la main, un livre qui ferait croire qu'elles lisent. Quand vous passez, elles l'ouvrent en abaissant leurs regards; mais vous n'avez pas fait deux pas qu'il retombe à leur côté sans même qu'elles s'en doutent. Regardez bien; elles lèvent leurs grands yeux sur l'horizon lointain, vague comme leur pensée; elles cherchent l'image de leur âme sur la surface de l'onde éternellement ondoyante et changeante; les parfums de la mer dilataient leur poitrine émue; çà et là des enfants courent en ramassant des coquilles et s'ébaudissent dans les flaques d'eau abandonnées par le reflux..... Plus loin, là-bas, un amoureux de trente ans se promène, une jeune femme au bras, en soupirant la plainte de tous les âges, cette plainte qui recommence toujours et ne cesse qu'avec la vie. Je détourne les yeux avec amertume; la folie humaine est affligeante parce qu'elle est éternelle; sans cela ce serait délicieuse. Les hommes n'apprendront jamais rien, et l'expérience est un fruit amer qui n'est pas même bon pour les dyspeptiques.

«Où, sans doute, tout meurt, ce monde est un grand rêve,
«Et le peu de bonheur qui nous vient en chemin.
«Nous n'avons pas plus tôt ce roseau dans la main
«Que le vent nous l'enlève.»

«Où, les premiers baisers, où, les premiers serments
«Que deux êtres mortels échangeaient sur terre,
«Ce fut au pied d'un arbre effeuillé par les vents,
«Sur un roc en poussière.»

«Tout mourait autour d'eux, l'oiseau dans le feuillage,
«La fleur entre leurs mains, l'insecte sous leurs pieds,
«La source desséchée où vacillait l'image
«De leurs traits oubliés.»

«Et sur tous ces débris joignant leurs mains d'argile,
«Etourdis des éclairs d'un instant de plaisir,
«Ils croyaient échapper à cet Être immobile
«Qui regarde mourir.»

Si ce ne sont pas là de beaux vers, les plus vrais qui furent jamais écrits, je cesse de gagner des sommes folles à faire des chroniques. Vous y perdrez d'autant plus que j'y gagnerai d'autant moins.

Je ne déjeunerai pas ce matin, il fait trop beau; il me faut une poésie vivante, en chair et en os ou en marbre; vous savez que le marbre parle par la bouche des femmes; donc, je vais faire une cour effrénée à toutes celles qui ont envie de se moquer de moi; c'est étonnant comme on s'habitue à cela. Halte-là! qui passe? C'est le gros propriétaire de l'hôtel Jean. En voilà de la chair et peu d'os, encore moins de marbre, de la bonne pâte d'habitant. Ce digne bonhomme est aussi malheureux que replet; pas une âme encore chez lui, un bon hôtel, ma foi, où l'on paie \$1.25 par jour. Pour nourrir son envie, il passe et repasse à toute heure devant le St. Lawrence Hall et jette des regards désespérés sur tous les élégants qui, comme moi, promènent leur victorieux dédain du soleil au couchant sans se soucier de ce qu'ils auront à payer pour cela. Il ne peut croire que la Providence ait de pareilles injustices, ni que nous consentions à payer deux fois plus pour rester où nous sommes. Oui, \$2.50 par jour, voilà ce que ça nous coûte pour contempler, trois fois en vingt-quatre heures, au moment solennel et antique des repas, les nymphes de Toronto, de Montréal et de New-York. Mais dussé-je y épuiser ma verve de chroniqueur, et mes dollars, source encore bien moins intarissable, je resterai ici, je me ruinerai pour le plaisir de mes yeux.

Déjà les étrangers de Cacouna commencent à se dégourdir; sans doute ils étaient paralysés par le froid. On les voit aller aujourd'hui de ci, de là dans la rue; le bruit et le mouvement se répandent et l'on s'apprête aux plaisirs. Hélas! c'est à la veille de mon départ; mais il est d'autres plages où soufflent tout l'été les vents qui balaient les ennuis; je vais aller vers elles; il me reste encore la Malbaie, Kamouraska, le Saguenay, Rimouski, Tadoussac, assez pour le juif-errant, peut-être pas assez pour l'âme errante, mais je me ferai une philosophie intime et j'en doterai vos lecteurs, qui n'y comprendront rien. C'est le meilleur moyen de réussir.

LAS.....

LES OPINIONS DE M. THIERS.

Voici comment M. Thiers s'exprimait en 1865, à la tribune du Corps-Législatif, sur la nécessité et la légitimité du pouvoir temporel :

«.....Tant qu'on se borne à toucher aux diverses provinces du Saint-Siège, Rome exceptée, on peut dire que c'est une querelle en quelque sorte matérielle, une question de plus ou de moins, comme il peut en exister de gouvernement à gouvernement, car on conçoit le Pape ayant un million de sujets aussi bien que 3,000,000, comme il avait avant les spoliations successives dont il a été la victime.

«Mais lorsque vous arriverez à lui demander Rome elle-même, que lui demandez-vous? Vous lui demandez une véritable révolution. Ce n'est plus telle ou telle province que vous exigez de lui, ce n'est pas un amoindrissement matériel, c'est une révolution immense dans l'Eglise, oui, immense, et prenez-y garde.

«Je vais vous étonner peut-être, mais au fond je suis dans le vrai: c'est une révolution plus grande que celle de la réforme protestante, car la réforme protestante a diminué le territoire de l'Eglise, elle a diminué l'étendue de son empire, mais elle a laissé l'institution entière.

«Que lui demandez-vous en demandant Rome? Vous exigez qu'il descende du trône pontifical.

«Je dis que vous demandez au Pape, non plus les quatre cinquièmes de ses Etats, non un amoindrissement de son territoire, de ses finances, de sa puissance; vous lui demandez une immense révolution religieuse.

«Messieurs, le Pape a reçu la tiare, à quelle condition (vous connaissez son serment)? A quelle condition, dis-je! à la condition de maintenir au profit de la chrétienté l'autorité temporelle jointe à l'autorité spirituelle. Voilà la condition.

«Il a prêté serment de maintenir cet état de choses en montant sur le trône pontifical.

«Eh bien, vous venez demander au Souverain-Pontife, qui a des droits au moins égaux à ceux des autres souverains de l'Europe, car il est le plus ancien d'entre eux, vous venez demander au souverain temporel d'abandonner tous ses Etats, et puis vous demandez en outre au souverain spirituel d'abandonner sa foi, de violer son serment!

«Voilà donc la vraie position des choses. Et ici, Messieurs, je cherche la vérité, la vérité seule, et je ne suis pas un chef d'opposition. Je soutiens, en ce moment, les opinions que j'ai soutenues à la Législative, à la Constituante, que vous trouverez dans des écrits de moi qui ont vingt-cinq ans de date, car moi, messieurs, je n'ai pas changé d'opinion en changeant de fonction et d'habit.

«Comme homme politique, comme citoyen, entendez-vous, j'ai toujours trouvé qu'une collision imprudemment bravée avec l'Eglise catholique était un grand malheur, et c'est comme homme politique, comme citoyen, que je tâche de le prévenir s'il en est temps encore.

«Je reviens à la situation, et voici ce que je dis: Vous êtes en présence d'un souverain inconnu qu'on dépouille, permettez-moi de vous le dire, scandaleusement; car, ou les mots n'ont pas le même sens pour les uns et pour les autres, ou il est permis d'appeler scandaleuse une spoliation comme celle à laquelle nous assistons, spoliation fondée uniquement sur le prétexte de la conformité de langue, sur ce principe des nationalités, que je ne devrais pas discuter aujourd'hui, mais qui, permettez-moi de vous le dire, n'est pas un principe qu'un gouvernement régulier puisse déceintement invoquer. On épouvante le monde quand on invoque un principe qui n'entraînerait pas moins que le démembrement de tous les Etats de l'Europe.

«Quand on ose avouer qu'on agit au nom d'un principe aussi dangereux que celui de nationalité, au nom d'un prétexte aussi puéril que celui de la conformité des langues; car enfin, au nom de la langue que n'advient-il pas? que n'irions-nous pas réclamer, et que ne viendrait-on pas nous demander? Vous savez, en effet, que tout le monde ne parle pas français en France, et vous savez que hors de la France, il y a des gens qui parlent français.

«Eh bien, je le répète, on épouvante le monde quand, au nom de ce principe ridicule de la conformité de langue, on vient dire à un souverain régulier: Donnez-moi vos Etats! quand on vient dire à un Pontife auguste: Donnez-moi votre foi!...»